Y a-t-il une théorie saussurienne de l'interprétation ?

Saussure revisited: is there such a thing as a Saussurian theory of interpretation?

Simon Bouquet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1967>

DOI : 10.4000/praxematique.1967

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 10 janvier 1999

Pagination : 17-40

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Simon Bouquet, « Y a-t-il une théorie saussurienne de l'interprétation ? », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 33 | 1999, document 1, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1967> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1967>

Simon BOUQUET*
Université de Paris X-Nanterre

Y a-t-il une théorie saussurienne de l'interprétation ?

1. Une théorie de l'interprétation

La question qui titre cet article doit s'entendre comme relevant d'un point de vue « présentiste » en histoire des sciences du langage. En effet, les concepts qui ont cours dans ces sciences ne sauraient, tout comme le sens linguistique lui-même, avoir d'autre existence que *présente* — autrement dit : pour un (ou des) sujet(s) parlant(s), en un lieu et en un moment donné, plongé pris dans l'ordre d'une conceptualité particulière — de ce que l'on peut appeler une *épistémè*. Que cet ordre conceptuel soit ou non complètement explicite — il semble qu'il ne le soit jamais lorsque l'objet « sens » est envisagé —, il détermine le regard porté sur des réflexions théoriques passées. En outre, il n'est pas déraisonnable de penser que l'intérêt premier de porter un regard sur des réflexions théoriques passées, en ce qui concerne un domaine de science encore en discussion, est précisément de trouver dans ces réflexions, examinées dans les perspectives de conceptions présentes, un éclairage permettant de renouveler certains aspects de ces dernières. Aussi le titre de cet article se laisse-t-il paraphraser ainsi : soit une théorie présente de l'interprétation, dans quelle mesure peut-on considérer qu'une telle théorie — fondement obligé d'une sémantique de l'intertexte — existe, de quelque manière, chez Saussure ? C'est sur cette base que la question *Y a-t-il une théorie saussurienne de l'interprétation ?* sera confrontée aux notes d'étudiants des cours genevois de linguistique générale et aux écrits

du linguiste — c'est-à-dire à ce que j'appelle *les textes saussuriens originaux de linguistique générale*.

Pour expliciter le syntagme *une théorie présente de l'interprétation*, je m'appuierai, pour une bonne part, sur la réflexion de François Rastier¹, tout en en proposant une synthèse personnelle. Tout d'abord, je conçois comme « sens » un objet à la fois maximal et empirique. L'objet « sens » est *maximal* en ce que cet objet est voué à répondre de tout ce qui, pour un interprète — c'est-à-dire pour un sujet parlant conférant une interprétation (une « existence sémantique² réelle ») à une séquence de langage —, peut constituer cette interprétation. L'objet « sens » est *empirique* en ce que, si le moment de l'interprétation est fugace, la séquence interprétée peut être fixée (on a alors un *texte*, au sens technique de ce terme — consigné dans un écrit, sur la bande d'un magnétophone, sous forme digitalisée, etc. — dont l'unité est fixée précisément par des conditions d'interprétation) et les conditions d'un autre « moment de l'interprétation » de ce texte peuvent dès lors être reproduites. On peut soutenir que le « sens », ainsi assimilé à — et subsumé dans — une interprétation, procède d'une double détermination : (a) une détermination du global par le local, car ce sont des « parties détachées de sens », autrement dit des traits « grammaticaux » locaux (traits phonologiques, lexicaux, syntaxiques, énonciatifs) qui se composent dans le tout d'une interprétation ; (b) une détermination du local par le global, car ce sont des traits liés *directement* au tout d'une interprétation (traits situationnels, cotextuels, intertextuels) qui permettent de fixer les traits grammaticaux

¹ Cf., entre autres : « Pour une sémantique des textes », in Mahmoudian, M. (éd.), *Fondements de la recherche linguistique. Perspectives épistémologiques*, Cahiers de l'ILSL, n° 6, Université de Lausanne, 1995 ; Postface de *Sémantique interprétative*, deuxième édition, Paris, Presses Universitaires de France, 1996 ; « Représentation ou interprétation ? » in V. Rialle, et D. Fisette, (éds.), *Penser l'esprit*, Presses universitaires de Grenoble, 1996 ; « Herméneutique matérielle et sémantique des textes » in : J.M. Salanskis, F. Rastier, R. Scheps (éds.) *Herméneutique : textes, sciences*, Paris, Presses universitaires de France, 1997 ; « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », in : Bouquet, S. (éd.), *Diversité de la (des) science(s) du langage aujourd'hui*, *Langages* N° 129, 1998.

² J'entends l'adjectif *sémantique* comme correspondant au substantif *sens*.

locaux retenus par et dans cette interprétation. En d'autres termes, la détermination du local par le global est complémentaire de la précédente : postuler cette seconde détermination revient à poser que l'interprétation ne saurait se réduire à la mécanique compositionnelle du système de la langue, mais revient aussi à poser que cette seconde détermination n'a d'autre raison d'être que de commander le fonctionnement de ladite mécanique compositionnelle. On tiendra que seule une analyse linguistique intégrant ces deux dimensions peut décrire le sens d'énoncés réels (c'est-à-dire décrire des sens *en discours*), alors qu'une linguistique se limitant à décrire des traits grammaticaux du langage (c'est-à-dire à décrire des « parties de sens » *en langue*) ne saurait rendre compte que de ces artefacts linguistiques que sont les exemples de grammaire.

En ce qu'elle ressortit à un ensemble de systèmes grammaticaux, la détermination du global par le local tombe parfaitement sous le concept de « langue » défini par Saussure — et fidèlement reflété dans le *Cours de linguistique générale*. La détermination du local par le global ressortit-elle, pour sa part, à l'ordre de la « parole », conçu par le Genevois comme complémentaire de celui de la langue ? Répondre à cette question suppose de se dégager de quelques préjugés tenaces que le *Cours* aura ancrés dans les esprits, à l'aune desquels on évalue, voire on condamne la pensée saussurienne : que la linguistique a pour unique et véritable objet la langue ; qu'il n'y a pas de théorie du discours chez Saussure ; qu'il néglige une théorie de la syntaxe.

2. Dualité de la linguistique

Aux deux déterminations du sens qui ont été évoquées correspondent deux domaines traditionnels des sciences du langage, que F. Rastier propose de nommer *logico-grammatical* et *rhétorico-herméneutique*, ces appellations indiquant bien quels sont les champs de savoir respectifs dont relèvent ces traditions. De fait, le XIX^e siècle aura vu le déclin conjoncturel des rhétoriques et des herméneutiques au profit de l'expansion du champ logico-grammatical de la grammaire comparée — devenue, selon l'expression de S. Auroux, hégémonique. Si Saussure assoit le programme d'une linguistique à venir

sur une épistémologie de la grammaire comparée³, ce programme n'est cependant logico-grammatical que pour partie : la partie, précisément, correspondant à ce qu'il définit comme « linguistique de la langue ».

Le *Cours*, sur ce point, a gravement faussé le propos original. D'une part, au chapitre IV de l'Introduction, Bally et Sechehaye ont séparé la linguistique de la langue d'une étude de la parole à laquelle, écrivent-ils, « on peut à la rigueur conserver le nom de linguistique »⁴ — à la rigueur étant de leur cru, et ce chapitre IV assimilant par ailleurs de manière confuse la dimension phonatoire et la dimension sémantique de la parole. D'autre part, et surtout, les auteurs concluent le livre de 1916 sur une phrase apocryphe, malheureusement célèbre : « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même »⁵. Du coup, le programme épistémologique saussurien a pu être reçu, tout particulièrement en ce qui concerne une sémantique, comme prônant l'exclusion du champ rhétorico-herméneutique.

L'examen des textes originaux révèle de tout autres positions.

1° Saussure affirme seulement que la linguistique de la langue doit se développer selon des principes épistémologiques renouvelés⁶ et, par là même, devenir propre à servir de référence à d'autres études du langage :

Le meilleur moyen de juger [la partie parole du langage] est de se placer dans la langue comme point de départ⁷.

³ Cf. S. Bouquet, *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot, 1997.

⁴ *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1995 (ci-après *CLG*) : p. 38

⁵ Le retour à Bopp atteste bien ici le tour d'écrou logico-grammatical imposé *in extremis* par Bally et Sechehaye à la pensée de Saussure.

⁶ Ces principes sont établis sur l'extension aux autres quadrants de l'analyse linguistique du point de vue grammatical (synchronique) qui sous-tend les analyses diachroniques de la grammaire comparée. D'où cette prédiction, avérée par la linguistique du XX^e siècle :

La linguistique devra choisir entre la diachronie et la synchronie. Elle ne peut rester à cheval. On reviendra à la grammaire traditionnelle après avoir fait de l'histoire fort longtemps (CLG/E 1 : 1.184.1370/1371.2-5).

⁷ CLG/E/1 : 1.55.339.5, *Cours III*, Constantin

C'est en accordant la première place à la langue (en la prenant comme centre et point de départ) qu'on a la meilleure plate-forme pour aller aux autres éléments du langage, pour assigner le mieux leur place aux autres éléments du langage⁸.

(...) nous avons trouvé dans la langue (...) un objet définissable et séparable de l'ensemble des actes de langage⁹.

L'activité du sujet parlant doit être étudiée dans un ensemble de disciplines qui n'ont de place dans la linguistique que par leur relation avec la langue¹⁰.

(Ce sont ces affirmations qui ont servi de base aux propositions distordues de Bally et Sechehaye.)

2° Une note autographe préparatoire du deuxième cours atteste de ce que le professeur n'a volontairement, jusqu'alors, évoqué que la linguistique de la langue :

Ici pour la première fois question de deux Linguistiques¹¹.

3° Il reconnaît — et ce en 1912, précisément dans un rapport sur la création de la chaire de Bally — la coexistence de deux domaines complémentaires *au sein de la linguistique* :

La linguistique, j'ose le dire, est vaste. Notamment elle comporte deux parties : l'une qui est plus près de *la langue*, dépôt passif, l'autre qui est plus près de *la parole*, force active, et origine véritable des phénomènes qui s'aperçoivent ensuite peu à peu dans l'autre moitié du langage¹².

4° Enfin, dans un texte découvert récemment — auquel les rédacteurs du Cours n'ont probablement pas eu accès —, il soutient clairement que la partie « sens » du langage ressortit à une pluralité d'approches descriptives *inséparables*, en donnant cette équation :

⁸ CLG/E/1 : 1.515.3281.AM2-5, *Cours III, amalgame*

⁹ CLG/E/1 : 1.42.252.5, *Cours III, Constantin*

¹⁰ CLG/E/1 : 1.42.252.5, *Cours III, Constantin*

¹¹ CLG/E 1 : 1.42.246.6 (cf. contexte, *infra* note 52)

¹² CLG/E 2 : 2.51.3347 *Sur la création d'une chaire de stylistique*

Sémiologie = morphologie, grammaire, syntaxe, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc., le tout étant inséparable¹³.

Sur la foi de ces citations, et en particulier de la dernière, la dualité linguistique de la langue / linguistique de la parole semble bien pouvoir être reliée à la dualité millénaire des sciences du langage.

Il n'en demeure pas moins que, si le concept saussurien de « langue » a été assimilé et est revendiqué par nombre de linguistes

¹³ F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de philosophie), à paraître. Ce texte, de datation incertaine, est à rapprocher d'un esquisse, non datable à ce jour, tentant de distinguer études littéraires, philologie et linguistique. Cette esquisse comprend deux rédactions dont aucune ne parvient à une conclusion.

L'étude d'une littérature au point de vue proprement *littéraire* reste pour tout le monde assez distincte des études auxiliaires qui s'y rattachent avec un caractère plus technique et qui sont le champ d'activité du *philologue*, ainsi entre autres la critique des textes, la critique des manuscrits et des éditions, la paléographie et l'épigraphie, l'explication (herméneutique) des auteurs [*var.* 2^e version : l'herméneutique ou explication des auteurs], la lexicographie, la grammaire, la métrique des oeuvres versifiées [*add.* 2^e version : (la) prosodie], etc. ... Le philologue pourra encore à l'occasion se faire momentanément archéologue, juriste, géographe, historien, mythologue, etc., ayant à s'occuper généralement de tout ce qui contribue de près ou de loin à faire mieux comprendre l'esprit ou la lettre des auteurs. Aussi n'a-t-on pas de peine à saisir quelle est à côté de l'érudition purement littéraire la place qu'occupe l'érudition ou la science philologique, d'autant que l'enseignement classique (au moins pour les langues mortes) a toujours eu en vue à la fois ces deux objets. Il arrive souvent en revanche qu'on est moins préparé à comprendre que la philologie demeure à son tour distincte de la *linguistique* (CLG/E 2 : 2.15.3288).

L'esquisse se termine ici. Dans sa seconde rédaction, la dernière phrase ci-dessus reçoit cette autre formulation :

Philologie et linguistique : Si personne ne confond le littérateur [*au sens de « praticien des études littéraires », selon mon interprétation, S.B.*] et le philologue, qui se touchent de très près, en revanche il est très [] (CLG/E 2 : 2.15.3288).

et le texte s'arrête là. La tentative de distinguer ici études littéraires, philologie et linguistique a avorté, ou, si l'on veut, accouche d'un non-dit. On peut faire l'hypothèse que l'équation « sémiologie » est postérieure à ces tentatives de définition, dans la mesure où elle prend parti quant à la distinction entre philologie et linguistique, incluant *de facto* la philologie dans ce que, en 1911 dans ses leçons et en 1912 dans ses écrits (cf. note *Sur la création d'une chaire de stylistique* citée ci-dessus et lettre de septembre 1912 à Bally citée *infra*, note 33) Saussure appellera *linguistique de la parole*. Quoi qu'il en soit du crédit à faire à cette hypothèse, il reste que dans ses propres travaux de poétique et de mythographie Saussure investira, parallèlement à sa réflexion de linguistique générale, un temps considérable dans des recherches « philologiques ».

contemporains, le concept de « parole » n'a pas connu une semblable destinée ; c'est plutôt celui de « discours » qui aura remplacé la « parole » saussurienne. Or il est remarquable que le terme *discours* qui figure dans les textes originaux dans une acception synonyme de *parole* ait été, à quelques rares exceptions près, largement censuré par Bally et Sechehaye. Outre l'occurrence du terme *discours*, la question du rapport entre langue et discours (c'est-à-dire : entre langue et parole) apparaît thématifiée par Saussure de manière récurrente et de façon plus précise qu'on pourrait le croire en se fondant sur la seule lecture du livre de 1916. Ce sont ces occurrences censurées que l'on va maintenant examiner.

3. L'objet « discours »

Si l'on laisse de côté les emplois de *discours* dans le sens de « développement oratoire devant une assemblée »¹⁴ et dans l'expression *parties du discours*, pour ne s'intéresser qu'aux occurrences référant à l'« énoncé linguistique en acte »¹⁵, il apparaît que ces der-

¹⁴ Cf. CLG, *op. cit.*, p. 31, correspondant au cahier d'étudiant cité ci-dessous d'après F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique par R. Engler, tome 1, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1968, reproduction de l'édition originale, 1989 (ci-après CLG/E 1) : 1.42.246.5, *Cours III, Constantin* :

Rede correspond à peu près à « parole », mais y ajoute le sens spécial de « discours ».

répondant à :

Rede correspond à peu près à 'parole', mais a aussi le sens spécial de 'discours' ;

Est visée ici l'acception que prend *Rede* dans une expression comme *eine Rede halten* : « faire un discours ».

¹⁵ Ce sens de *discours* est parfaitement établi, et de longue date, notamment par la tradition de la grammaire générale. Il y fait suite à l'*oratio* latin qu'on trouvait dans l'expression *partes orationis* (parties du discours). Cf., par exemple, *La logique ou l'art de penser* : Ch. XI *D'une autre cause qui met de la confusion dans nos pensées et dans nos discours, qui est que nous les attachons à des mots* ; Ch. XX *Des mauvais raisonnements que l'on commet dans la vie civile, et dans les discours ordinaires* ; Lancelot, *Nouvelles méthodes* : le Septième Livre « considère la liaison et la structure que [les mots] peuvent former dans le discours ». Quant à la permanence de cette tradition au XIX^e siècle, il n'est que de penser aux *Figures du discours* de Fontanier.

nières revêtent, dans les textes originaux, trois formes terminologiques : substantif simple (*le discours*), adjectif (*discursif*), substantif désadjectival (*le discursif*). Non seulement ces termes, utilisés dans les cours de linguistique générale ainsi que dans les écrits de Saussure, sont généralement ignorés par les rédacteurs du *Cours*¹⁶, mais encore *les passages entiers dans lesquels ils prennent place le sont également*. L'aperçu donné ci-après de ces occurrences et de ces passages, classés selon les argumentations théoriques dans lesquelles ils prennent place, permettra de découvrir une face quelque peu méconnue de la réflexion et de la terminologie saussuriennes. (On y verra que le Genevois parle semblablement du *discours*, du *discursif*, de la *langue discursive*, du *langage discursif*, toutes ces expressions étant assimilables à la *parole*.)¹⁷

3.1. D'une part le concept de « discours » est thématise par exclusion, dans la perspective d'une qualification de certains aspects théoriques de l'objet « langue ». Autrement dit, le concept de « discours », clairement synonyme de « parole », est introduit comme terme de l'opposition bien connue entre langue et parole *dans le but de caractériser la langue*.

A. Le concept de « discours » est envisagé *dans la perspective d'une qualification générale de la langue comme « trésor mental »*. Ainsi en va-t-il dans les *Notes Item* :

(...) la phrase n'existe que dans la parole, dans la langue discursive, tandis que le mot est une unité vivant en dehors de tout discours dans le trésor mental.¹⁸

¹⁶ On trouve cependant deux occurrences de *discours* traduisant *parole* (CLG/E 1 : 1.277.1983, *Cours III* et CLG/E 1 : 1.280.1993, *Cours III* = CLG p. 170 et 171) et une occurrence sans support dans les cahiers d'étudiants (CLG/E 1 : 1.294.2069 = CLG p. 179).

¹⁷ A noter la proposition non suivie d'H. Frei, dans sa *Grammaire des fautes* (1929) : définir comme « discursifs » les rapports syntagmatiques, selon les termes du deuxième cours.

¹⁸ F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique par R. Engler, tome 2 : Appendice, Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale, Otto

(Le mot) peut être considéré comme existant 'avant' la phrase (...) Au reste, *même dans le discursif*, il y a cent cas où on est amené à prononcer un *mot*, non une phrase (tous les vocatifs entre autres) ¹⁹.

B. Le concept de « discours » est envisagé *dans la perspective d'une qualification des unités abstraites de la langue*. Ainsi, dans le deuxième cours de linguistique générale :

(...) *cheval, chevaux* sont aussi le même mot, mais pour y trouver une unité, il ne faut prendre ni *cheval* ni *chevaux*, mais ce qui résulte en moyenne des deux : nous faisons une abstraction, nous prenons comme unité quelque chose qui n'est plus donné directement, qui est déjà le résultat de l'opération de l'esprit. Mais il y a une autre ressource ; si je prends une autre base, la continuité du discours, je vais prendre le mot comme formant une section dans la chaîne du discours et non dans l'ensemble de sa signification (ce sont en effet les deux manières de considérer le mot). Mais il y a tout de suite quelque chose qui nous fait réfléchir : si nous entendons une langue étrangère, nous sommes hors d'état de faire les coupures ; donc ces unités ne sont pas données directement par le côté phonique ; il faut associer l'idée. Et alors, si l'on prend le mot comme tranche du discours, aura-t-on autant d'unités concrètes ? Reprenons seulement *chevaux* ou seulement *mois*, et représentons-nous *le mois de décembre* phonologiquement, comme le rendrait un phonographe, sans interruption (comme écrit dans une inscription grecque qui photographie pour ainsi dire le discours) ²⁰.

Ou encore dans le cours d'Étymologie grecque et latine de 1911-12 :

Mot peut avoir deux sens : a) mot concret = mot tel qu'il figure dans le discours, donc ne comportant aucune variation : $\rho\eta\tau\omicron\rho\sigma\iota, \lambda\epsilon\gamma\epsilon\tau\epsilon$; b) mot abstrait = unité abstraite formée par un ensemble de formes flexionnelles et changeables (...) ²¹

Harrassowitz, Wiesbaden, 1974 ; reproduction de l'édition originale, 1990 (ci-après CLG/E 2) : 2.40.3323.1, *Notes Item*.

¹⁹ CLG/E 2 : 2.41.3323.3, *Notes Item* (Les soulignements sont de Saussure.)

²⁰ CLG/E 1 : 1.238-239.1730-1731.2, *Cours II, Riedlinger*

²¹ *Cours d'Étymologie grecque et latine*, 1911-12, notes de L. Brüttsch (CLG/E 1 : 1.424.2800.3)

C. Le concept de « discours » est envisagé dans la perspective d'une qualification du lien associatif dans la langue. Dans le deuxième cours de linguistique générale, par exemple, opposant les domaines du syntagme et de l'association, Saussure qualifiera l'association comme

tout ce que nous n'amenons pas, mais que nous pourrions amener dans le discours²².

Dans ce même cours les liens associatifs sont encore définis, à plusieurs reprises, par opposition à la syntagmation discursive :

Dans cette masse d'éléments dont nous disposons virtuellement mais effectivement, dans ce trésor, nous faisons des associations : chaque élément nous fait penser à l'autre : tout ce qui est semblable et dissemblable en quelque sorte se présente autour de chaque mot, autrement le mécanisme de la langue serait impossible. Ainsi, un tableau de déclinaison est un groupe d'associations. Ce groupe a le droit de revendiquer une unité, mais cette unité n'existe pas dans le discours. Dans cette unité, il y a quelque chose qui varie et quelque chose qui ne varie pas : ce sera le caractère de tout groupe d'association : au nom de ce qui ne varie pas, on associe *dominus* à *domino*, et ce qui varie fait qu'il y a des unités diverses dans ce groupe :

<i>désireux</i>	}	un élément commun,
<i>soucieux</i>	}	un élément qui diffère.
<i>malheureux</i>	}	
etc.	}	

Donc ces groupes d'association sont purement mentaux, n'ont pas une existence simultanée dans le discours²³.

Nous parlons uniquement par syntagmes, et le mécanisme probable est que nous avons ces types de syntagmes dans la tête, et qu'au moment de les employer, nous faisons intervenir le groupe d'association. Au moment où l'on emploie le groupe *lego-metha* par exemple, si nous employons précisément *lego-metha*, c'est que nous possédons diffé-

²² CLG/E 1 : 1.296.2087.2, Cours II, Riedlinger

²³ CLG/E 1 : 1.289.2038-2039.2, Cours II, Riedlinger

rents groupes d'association où se trouvent rangés *lego-* et *-metha*, dans un nuage, au-dessus et au-dessous ; nous avons d'instant en instant des familles, suivant que nous faisons varier *lego-* et *-metha*. Ce n'est que la modification due à la variation partielle, cette opposition continue entre les membres du groupe, qui assure le choix d'un élément au moment du discours²⁴.

D. Le concept de « discours » est envisagé *dans la perspective d'une qualification du mécanisme d'évolution de la langue*. C'est au chapitre de l'analogie que ce concept est requis. Ainsi, dans le premier cours :

Il faut donc se mettre en face de l'acte de la parole pour comprendre une création analogique. La nouvelle forme *je trouve* ne se crée pas dans une assemblée de savants discutant sur le dictionnaire. Pour que cette forme pénètre dans la langue, il faut que

1° quelqu'un l'ait improvisée, et

2° improvisée à l'occasion de la parole, du discours, et il en est de même pour tous ceux qui sont tombés ensuite dessus²⁵.

A cette occasion, une définition de « parole » par le biais de « discours » sera donnée :

Tout ce qui est amené sur les lèvres par les besoins du discours et par une opération particulière, c'est la parole²⁶.

Et l'on retrouve dans les *Nouvelles Notes Item*, cette référence au concept de « discours » au chapitre de l'analogie et des autres changements linguistiques :

Toutes les modifications, soit phonétiques, soit grammaticales (analogiques) se font uniquement dans le discursif. Il n'y a aucun moment où le sujet soumette à révision le trésor mental de la langue qu'il a en lui, et crée à tête reposée des formes nouvelles qu'il se promet de « placer » dans son prochain discours. Toute innovation

²⁴ CLG/E 1 : 1.294.2070.2071.2, *Cours II*, Riedlinger

²⁵ CLG/E 1 : 1.384.2561-2562.2, *Cours I*, Riedlinger

²⁶ CLG/E 1 : 1.383.2560.2, *Cours I*, Riedlinger

arrive par improvisation, en parlant (et pénètre de là soit dans le trésor intime de l'auditeur ou celui de l'orateur), mais se produit donc à propos du langage discursif²⁷.

On n'a envisagé ici que des occurrences de *discours* ou de ses dérivés, et des passages non repris dans le *Cours*. Ont été laissées de côté les occurrences de *parole*, reprises ou non dans le *Cours*, qui confirment la synonymie conceptuelle « discours » / « parole »²⁸.

3.2. D'autre part le concept de « discours » est défini en lui-même, quand bien même c'est toujours une définition conjointe de *langue* et de *discours* qui est donnée. On trouve cette définition dans les deux premiers cours de linguistique générale. Ainsi, dans le premier cours :

(...) il y a deux ordonnances correspondant à deux sortes de relations : d'une part il y a un ordre discursif, qui est forcément celui de chaque unité dans la phrase ou dans le mot : *signi-fer*, puis un autre, l'ordre intuitif qui est celui des associations (comme *signifer*, *fero*, etc.) qui ne sont pas dans le système linéaire, mais que l'esprit embrasse d'un seul coup²⁹.

Et dans le deuxième :

²⁷ « Nouvelles Notes Item », *Ecrits de linguistique générale*, op. cit., à paraître

²⁸ Par exemple, ce passage repris fidèlement dans le *Cours* :

S'il est vrai que l'on a toujours besoin du trésor de la langue pour parler, réciproquement, tout ce qui entre dans la langue a d'abord été essayé dans la parole un nombre de fois suffisant pour qu'il en résulte une impression durable ; la langue n'est que la consécration de ce qui avait été évoqué par la parole. Cette opposition de langue et de parole qui nous est mise ici dans la main, cette opposition est très importante par la clarté qu'elle jette dans l'étude du langage. Un moyen de rendre particulièrement sensible et observable cette opposition, c'est d'opposer langue et parole dans l'individu (le langage est social, il est vrai, mais pour nombre de faits, il est plus commode de le rencontrer dans l'individu). On pourra alors distinguer presque tangiblement ces deux sphères : langue et parole : Tout ce qui est amené sur les lèvres par les besoins du discours et par une opération particulière, c'est la parole (CLG/E 1 : 1.383.2560.2, *Cours I*, Riedlinger).

Ou celui-ci, non repris :

Il n'y a rien dans la langue qui n'y soit entré directement ou indirectement par la parole, c'est-à-dire par la somme des paroles perçues, et réciproquement il n'y a de parole possible que lors de l'élaboration du produit qui s'appelle la langue et qui fournit à l'individu les éléments dont il peut composer sa parole (CLG/E 1 : 1.56.344.5, *Cours III*, Constantin).

²⁹ CLG/E 1 : 1.278.1985.2, *Cours I*, Riedlinger

On peut faire rejoindre, en jouant un peu sur les mots, *discursif* et *intuitif* : [ces termes] s'opposent comme *syntagmatique* et *associatif*, si *intuitif* = *intueri*, contempler platoniquement [*var* : abstraitement], sans faire usage dans le discours³⁰.

Deux fonctions (...) sont également actives en nous à propos du langage.

D'une part il existe le trésor intérieur qui équivaut au casier de la mémoire ; c'est là ce qu'on peut appeler le magasin c'est l'un des deux lieux. C'est dans ce trésor qu'est rangé tout ce qui peut entrer en activité dans le second lieu.

Et le second lieu, c'est le discours, c'est la chaîne de la parole. Suivant qu'on se place dans l'un ou l'autre lieu d'existence des mots, nous aurons affaire à des groupes, mais à des groupes de nature tout-à-fait différente :

Trésor (magasin) : unités d'*association* ; groupes au sens de *familles*

Discours (chaîne) : unités discursives (c'est-à-dire qui se produisent dans le discours) ; groupes au sens de *syntagmes*³¹.

Ces définitions bipolaires assimilent respectivement, on le voit, la langue à l'ordre associatif (posé ailleurs comme celui de la *valeur in absentia*) et le discours à l'ordre syntagmatique (celui de la *valeur in praesentia*). On reviendra sur cette assimilation.

3.3. Enfin, dans un texte autographe, le discours est envisagé plus spécifiquement, quand bien même son rapport à la langue demeure thématifié.

La langue n'est créée qu'en vue du discours, mais qu'est-ce qui sépare le discours de la langue, ou qu'est-ce qui, à un certain moment, permet de dire que la langue *entre en action comme discours* ?

Des concepts variés sont là, prêts dans la langue (c'est-à-dire revêtus d'une forme linguistique) tels que *boeuf, lac, ciel, rouge, triste, cinq, fendre, voir*. A quel moment ou en vertu de quelle opération, de quel *jeu* qui s'établit entre eux, de quelles conditions, ces concepts formeront-ils le DISCOURS ?

³⁰ CLG/E 1 : 1.292.2061.2/3, *Cours II, Riedlinger/Gautier*

³¹ CLG/E 1 : 1.281.1998.2, *Cours II, Riedlinger*

La suite de mots, si riche qu'elle soit, n'indiquera jamais par les idées qu'elle évoque, n'indiquera jamais à un individu humain qu'un autre individu, en les prononçant, veuille lui signifier quelque chose. Que faut-il pour que nous ayons l'idée qu'on veut nous signifier quelque chose, en usant des innombrables termes qui sont à disposition dans la langue ? C'est la même question que de savoir ce qu'est le *discours*, par opposition à la simple notion de langue, et à première vue la réponse est simple : le discours consiste, fût-ce rudimentairement et par des voies que nous ignorons, à affirmer un lien entre deux concepts qui se présentent revêtus préalablement d'une forme linguistique, pendant que la langue ne fait préalablement que réaliser des concepts isolés, qui attendent d'être mis en rapport entre eux pour qu'il y ait signification de pensée³².

De tous ces fragments³³, on peut tirer la conclusion suivante : l'omission du terme *discours* — et des passages thématissant le concept que ce terme recouvre — aura concouru à jeter une ombre sur un aspect important de la conception saussurienne du langage. Si un pan de cette conception est ainsi occulté, cela ne signifie pas pour autant que ce pan soit celui d'une théorie parfaitement claire. A quoi se rapporte, en effet, la définition « à première vue simple » d'un « discours » qui serait le lieu des mises en relations linguistiques opérées « par des voies que nous ignorons » ? En d'autres termes, quel peut être le statut, au regard de la valeur linguistique, de ce

³² Note autographe, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, N° 43, 1989 (1990), p. 94

³³ Une autre occurrence intéressante de *discours* figure dans une lettre de septembre 1912 de Saussure à Bally :

A propos de la chaire que l'on a en vue de créer à la Faculté des Lettres, et du titre de *Psychologie du langage* qui serait un des titres proposés pour elle, vous me demandez si ce titre serait de nature à soulever quelque objection de la part du titulaire de la chaire de Linguistique Générale, comme donnant peut-être l'idée d'un empiètement sur le domaine de son propre enseignement.

(...) Sans doute sommes nous d'accord pour savoir que toute linguistique est psychologique à un degré quelconque, mais l'évidence même de cette vérité écarte la possibilité d'un conflit et fait comprendre d'avance qu'il s'agit, dans la discipline que vous représentez, d'une application plus particulière de l'observation psychologique.

La stylistique, telle que vous l'avez conçue, érige en méthode constante cette observation, et la poursuit spécialement dans les nuances du discours. Elle serait une « psychologie du discours » si vous ne montriez, par une vue féconde, que dans le discours s'élabore, en fait, ce qui devient ensuite partie intégrante du langage (*Cahiers Ferdinand de Saussure*, N° 48, 1994 (1995), p. 132).

« discours » ou de cette « parole » opposés à l'ordre associatif du « trésor mental » de la langue et posés comme fondés sur des rapports syntagmatiques³⁴ ? Pour tenter de répondre à ces questions, examinons la théorie desdits rapports syntagmatiques³⁵.

4. La valeur entre langue et parole

L'assimilation de la parole (du discours) à la syntagmation se conçoit, pour Saussure, dans le cadre d'une théorie de la valeur. Or, le *Cours* expose les problématiques de la syntagmation et de la valeur en les soumettant à un plan logique surplombant les leçons des textes originaux : ce faisant — notamment de par le découpage et le traitement des cinq derniers chapitres de la II^e partie³⁶ — Bally et Sechehaye ne réussissent finalement qu'à accroître l'incertitude du lecteur quant à ces problématiques. Sans pouvoir entrer ici dans une analyse détaillée qui requerrait une exégèse longue et délicate, on notera : (1) que le fameux chapitre *La valeur linguistique* ne traite que de la valeur *in absentia* (autrement dit : des rapports associatifs), tendant par là éclipser l'importance cardinale des rapports syntagmatiques dans le fait de la valeur ; (2) que la relation entre syntaxe et syntagmation est traitée dans les chapitres suivants de manière passablement allusive, certes, mais surtout sans que soient reflétés exacte-

³⁴ Cf. aussi :

Ces deux ordres de rapports sont irréductibles et tous les deux agissants (CLG/E 1 : 1.283.2005.2, *Cours III*, Riedlinger).

³⁵ Notons encore ce passage où les propriétés du discours sont évoquées *in vivo* :

(...) il faut cette inélégance plantureuse, profonde, volontaire du terme pour que soit supprimée enfin toute voie à la paronymie perpétuelle faisant dans le discours l'équivoque [entre *mot* au sens de *signe global* (*signifiant* + *signifié*) et *mot* au sens de *signifiant*]. Et encore ne suis-je pas persuadé que, si *sôme* est accepté on ne revoie *sôme* bientôt au double sens de nouveau de *mot*. La raison en est simplement la vie : un mot ne vit que [par sa forme] et il est dans la *vie générale* uniquement à cause de [son sens] (CLG/E 2 : 2.42.3327.2, *Anatomie et physiologie* [conjectures Engler]).

³⁶ *Linguistique synchronique* : Chapitre IV, *La valeur linguistique* ; Chapitre V, *Rapports syntagmatiques et rapports associatifs* ; Chapitre VI, *Mécanisme de la langue* ; Chapitre VII, *La grammaire et ses subdivisions* ; Chapitre VIII, *Rôle des entités abstraites en grammaire*.

ment les aveux très explicites de Saussure quant au caractère problématique de sa théorie à cet égard.

Ainsi, par exemple, lorsque Bally et Sechehaye reproduisent — fidèlement — la question suivante que pose le professeur :

La phrase est le type par excellence du syntagme. Mais elle appartient à la parole, non à la langue ; ne s'ensuit-il pas que le syntagme relève de la parole³⁷ ?

ils l'assortissent d'une réponse de leur cru — que le lecteur prête bien sûr à Saussure — : « Nous ne le pensons pas ». Or ce dernier avait donné une tout autre réponse à cette question :

C'est en effet ici qu'il y a quelque chose de délicat dans la frontière des domaines. Question difficile à trancher³⁸.

(C'est en ce que la notion de « phrase » n'a pas été définie — par exemple comme se limitant à refléter un fait syntaxique — que la question, semble-t-il, ne peut être tranchée.) Autre exemple : à la page suivante, les rédacteurs du *Cours* paraissent cette fois se faire l'écho des doutes du linguiste en concluant ainsi le paragraphe *Les rapports syntagmatiques* :

Il faut reconnaître que dans le domaine du syntagme il n'y a pas de limite tranchée entre le fait de langue, marque de l'usage collectif, et le fait de parole, qui dépend de la liberté individuelle.

Or ce que dit Saussure, dans le passage qu'ils consignent ici, relève d'une formulation plus précise et plus radicale :

L'usage individuel du code de la langue soulève une question. Ce n'est que dans la syntaxe en somme que se présentera un certain flottement entre ce qui est donné [*var* : *fixé*] dans la langue et ce qui est laissé à l'initiative individuelle. La délimitation est difficile à faire. Il faut avouer qu'ici dans le domaine de la syntaxe, fait social et fait indivi-

³⁷ CLG, p. 172

³⁸ CLG/E 1 : 1.284.2013.5, *Cours III*, Constantin

duel, exécution et association fixe, se mêlent quelque peu, arrivent à se mélanger plus ou moins. Nous avouons que c'est sur cette frontière seulement qu'on pourra trouver à redire à une séparation entre la langue et la parole³⁹.

— la formulation est plus précise, car c'est exclusivement *la syntaxe* qui est considérée comme un domaine problématique au regard de l'équivalence posée précédemment : *discours* (ou *parole*) = *rapports syntagmatiques* ; la formulation est plus radicale, car c'est, sans détour, l'opposition langue/parole telle qu'elle a été tenue jusqu'alors — c'est-à-dire assimilée à l'opposition rapports associatifs / rapports syntagmatiques —, qui est remise en question par le fait de la syntaxe.

Cet amendement, proposé dans les dernières leçons du troisième cours, permet, à mon sens, de réécrire l'équivalence précédente *discours* = *rapports syntagmatiques* de la façon suivante :

langue = (rapports associatifs) + (syntaxe)
discours⁴⁰ = (rapports syntagmatiques) — (syntaxe)

Ou, en d'autres termes :

langue = (valeur *in absentia*) + (syntaxe)
discours⁴¹ = (valeur *in praesentia* — syntaxe)⁴².

Ce qui découle d'un tel amendement de la théorie de la valeur, c'est que la syntaxe peut être considérée comme ressortissant à des rapports *in praesentia* d'un type particulier : les « rapports *in praesentia* en langue » (autrement dit : ressortissant à un système de règles logico-grammaticales commandant des places et des positions *in praesentia*) — des rapports pouvant être décrits par une linguistique synchronique

³⁹ 1.285/286.2022.4/5, Cours III, Constantin/Joseph

⁴⁰ ou parole

⁴¹ ou parole

⁴² Il apparaît alors que le remplacement chomskyien de la dichotomie *langue* / *parole* par la dichotomie *compétence* / *performance* s'est fait sur des bases théoriques thématiques par Saussure.

de la langue conçue comme une « grammaire générale », ainsi que le revendique Saussure.

En résulte-t-il que l'autre type de rapports *in praesentia* — les « rapports *in praesentia* en discours » — est celui dont répondent les études du champ qu'on a appelé *rhétorico-herméneutique* (cf. *supra*, section 2), c'est-à-dire celui des analyses linguistiques de la détermination du local par le global (cf. *supra*, section 1) ? En d'autres termes, peut-on conclure, pour cette raison, qu'il y a une théorie de l'interprétation chez Saussure ?

5. Pour conclure à une théorie de l'interprétation chez Saussure

Plusieurs arguments peuvent être avancés en faveur de l'existence, ressortît-elle seulement à un stade embryonnaire de développement, d'une théorie saussurienne de l'interprétation (au sens défini *supra*, section 1).

Un premier argument, c'est que Saussure déclare *de facto* l'existence d'une telle théorie lorsqu'il pose l'équation citée plus haut : « Sémiologie = morphologie, grammaire, syntaxe, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc., le tout étant inséparable ». La morphologie, la grammaire et la syntaxe sont sans conteste des disciplines logico-grammaticales ; la rhétorique est la discipline centrale du domaine rhétorico-herméneutique ; quant à la synonymie, la stylistique et la lexicologie, on peut soutenir qu'elles sont nécessairement dépendantes d'un point de vue rhétorico-herméneutique. Quels qu'aient été, dans les écrits et les cours du Genevois, les développements théoriques — ou les absences de développements théoriques — de l'articulation des divers domaines mentionnés ci-dessus ou, plus généralement, de l'articulation de la linguistique de la langue à la linguistique de la parole, la déclaration programmatique est claire.

Un second argument — plus fondamental, encore que non illustré quant aux domaines qu'il implique — tient à la théorie de la valeur elle-même. A être conçue comme indissolublement située entre langue et discours, elle délimite deux ordres. L'un est l'ordre synchronique de la langue : on sait que, pour Saussure, *synchronique* est synonyme

de *mental* tout autant que de *grammatical*⁴³ ; les rapports associatifs appartiennent par définition à cet ordre, ainsi que les règles syntaxiques (si l'on accepte d'interpréter dans ce sens l'amendement proposé par Saussure dans ses dernières leçons — cf. *supra* section 4.). L'autre est l'ordre discursif, qui s'inscrit inévitablement dans une diachronie : si l'on considère que des segments de langage *interprétés* ne sauraient exister hors de l'ordre discursif — autrement dit si l'on considère qu'il ne saurait y avoir d'immanence du sens hors du « moment de l'interprétation » d'un texte situé dans un contexte et dans un intertexte —, ces segments de langage prennent sens au point de rencontre de la synchronie de la langue et de la diachronie (contextuelle, intertextuelle) du discours. L'expression « signe de parole »⁴⁴, qu'on trouve dans les *Notes Item*, est candidate à sténographier ce fait⁴⁵.

En outre, Saussure définit les rapports syntagmatiques comme des rapports liés au « contexte »⁴⁶ et pose par ailleurs que le syntagme est « indéterminé dans son ampleur »⁴⁷. Or le statut épistémologique du contexte en sciences du langage est bien « de témoigner d'une reconnaissance du problème de l'interprétation (...) d'une part en marquant de fait une rupture avec le principe de compositionnalité, d'autre part en introduisant la question de la situation »⁴⁸.

Un troisième argument tient à la présence d'un faisceau de termes et de qualifications qui évoquent une théorie interprétative en cela qu'ils subordonnent la valeur du « signe de parole » à une détermina-

⁴³ Cf. CLG/E 1.304.2128.5, *Cours II*, Constantin

⁴⁴ Cf. ce passage des *Notes Item* :

La difficulté qu'on éprouve à noter ce qui est général dans la langue, dans les *signes de parole* qui constituent le langage (...) (CLG/E 2 : 2.48.3342.5 *Notes Item*).

⁴⁵ Cf. aussi cette phrase « philologique », qui se laisse aisément étendre à une théorie du discours :

La valeur d'une forme est tout entière dans le texte où on la puise, c'est-à-dire dans l'ensemble des circonstances morphologiques, phonétiques, orthographiques, qui l'entourent et l'éclairent (Ferdinand de Saussure, « Sur le nominatif pluriel et le génitif singulier de la déclinaison consonantique en lituanien », *Indogermanische Forschungen*, 4 (Festschrift f. A. Leskien), 1894, p. 456-470 [publié dans le *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure* ; repr. : Slatkine, Paris-Gevève, 1984 p. 490-512]).

⁴⁶ CLG/E 1 : 1.282.2000, *Cours III*

⁴⁷ CLG/E 1 : 1.283.2007.3, *Cours II*

⁴⁸ F. Rastier, « Le problème épistémologique du contexte ... », *art.cit.* : 97.

tion qu'on peut dire *pragmatique*, en entendant cet adjectif dans son acception classique d'« adapté à une action ». En effet, dans ses leçons, Saussure parle, pour qualifier le discours, d'« actes de langage »⁴⁹, de « jeu de langage »⁵⁰, de « volonté »⁵¹. Par ailleurs, dans la note autographe qui a été citée, il problématise la question irrésolue de la nature du discours en se demandant ce qu'il faut « pour que nous ayons l'idée qu'on *veut* (souligné par moi) nous signifier quelque chose » (ce qui « sépare » — pour reprendre son terme — le discours d'une part et le trésor mental de l'autre a donc trait à l'intentionnalité du locuteur, ou plutôt : à la reconnaissance de cette intentionnalité par l'allocutaire).

Certes, tout ceci étant, on ne trouve guère de théorie explicite de l'interprétation dans les textes connus à ce jour. Au lieu de théorie, on est confronté à des expressions de doutes, à l'évocation de phénomènes se produisant selon « des voies que nous ignorons ». Il n'y en a pas moins des arguments pour soutenir, d'un point de vue « présentiste », que ces voies évoque Saussure comme « des voies que nous ignorons » peuvent être celles sujettes à être cartographiées par une linguistique de l'interprétation — ou une pragmatique de l'interprétation.

Dès lors qu'on fait cette hypothèse, il y a des raisons de penser qu'une telle direction — pouvant être vue comme un point de fuite construisant la perspective d'une théorie saussurienne du sens — est celle qui oriente les recherches longues, solitaires et obstinées menées

⁴⁹ Cf. la citation *supra* (section 2) : « (...) nous avons trouvé dans la langue (...) un objet définissable et séparable de l'ensemble des actes de langage (1.42.252.5) ».

⁵⁰ Cf.
Il reste (...) à s'occuper de l'individu (...). Il faut jeter un coup d'oeil sur le jeu de langage chez l'individu. Cette exécution du produit social par l'individu (...) fait voir les dessous, le mécanisme individuel qui ne peut pas manquer de se répercuter à la fin d'une façon ou d'une autre sur le produit général, mais qu'il ne faut pas mêler, dans l'étude, avec le produit général (...) (CLG/E 1 : 1.515.429.5 *Cours III, Constantin*).

⁵¹ Cf. cette note autographe préparatoire du deuxième cours :

Est de l'Individu, ou de la Parole :

a) tout ce qui est Phonation, b) tout ce qui est combinaison — Tout ce qui est Volonté.

Dualité :

Parole ; volonté individuelle / Langue ; passivité sociale

Ici pour la première fois question de deux Linguistiques (CLG/E 1 : 1.42.246.6, *Cours II*).

par le linguiste genevois tant dans le domaine des anagrammes poétiques que dans celui des légendes.

Au regard d'une théorie interprétative du sens, la quête des anagrammes dans la poésie latine — quête malheureuse, on le sait, en ce qu'elle est obnubilée par une hypothèse fausse — peut apparaître comme celle d'une théorie permettant de décrire un élément, non linéaire et non compositionnel, concourant à la constitution du sens du poème. Il y aurait lieu d'étayer l'argument, que je me cantonne à évoquer au titre de piste d'investigation : si la poésie, de par son *genre* ou si l'on veut son *régime interprétatif*, est une pratique d'« ouverture » du sens, — c'est-à-dire oeuvre à la remise en cause des convictions, quant au dicible, de son lecteur (de son interprète) —, alors il y a, par définition, du caché dans le texte poétique : ce sens poétique « ouvert » auquel ladite pratique permet d'advenir. La conception saussurienne de l'anagramme (fausse, selon les critères qu'elle se fixait) serait ici précisément la *figure* (puissamment évocatrice) d'une telle dimension non compositionnelle — i.e.. *rhétorico-herméneutique* — propre au sens poétique. Et le fait que Saussure retrouve dans la poésie latine, par prédilection, des noms propres comme celui du dieu inspirateur des oracles delphiques — en cela dieu de l'interprétation — ou celui de la déesse de l'amour semble bien signaler la nature intertextuelle (au sens d'une linguistique de l'interprétation) de sa recherche⁵².

Dans la réflexion mythographique du Genevois, on peut voir un autre aspect d'une recherche orientée par une théorie de l'interprétation. De nouveau je ne ferai qu'évoquer une direction de réflexion. Il s'agit, cette fois encore, d'une recherche propre à un *genus dicendi*, la légende ou l'épopée en l'occurrence, genre qui relève de ce qu'on appelle aujourd'hui, à tort ou à raison, un *type textuel* ou *discursif*

⁵² C'est ce que touche Martine Broda, analysant la fonction du *nomen absconditum* dans la lyrique amoureuse : « Ceci éclaire aussi pourquoi, comme le découvrit Saussure, au principe de la poésie, il y a l'universel anagramme. (...) N'est-ce pas ce qu'il expose quand il part de l'exemple princeps de Lucrèce? Lucrèce, anagrammatisant dans l'invocation qui ouvre le *De natura rerum* le nom d'*Aphrodité*, ne place-t-il pas à l'origine de toute poésie (ici de son poème didactique) un nom féminin de l'amour? » (*L'amour du nom, Essai sur le lyrisme et la lyrique amoureuse*, Paris, José Corti, 1997 : 104-105)

spécifique : la narration. Aussi a-t-on parlé, à propos de cette recherche, de *sémiologie de la narrativité*⁵³. De fait, ce type discursif revêt, au regard des potentialités du langage, un caractère non moins remarquable que l'« ouverture » poétique du sens : c'est dans la narrativité que se forge, comme le montre Jérôme Bruner⁵⁴, l'identité — l'idéal du moi pourrait-on dire dans un autre lexique — tant des sujets que des sociétés, les premiers reflétant les secondes⁵⁵, et les légendes sont certainement un élément central de ce dispositif. La thèse qui préoccupe Saussure, à propos des légendes, concerne leur contenu : c'est la thèse d'un lien entre ces dernières et les événements historiques. Or cette thèse, tout intéressante qu'elle est en elle-même, se prête probablement à une perspective inversée considérant la légende non plus comme *issue* d'un fait réel, mais comme, tout autant, *visant* un idéal du moi (fut-il un idéal collectif) — autrement dit une perspective posant une « structure profonde » (psychologique) sous-tendant les marques linguistiques de la narrativité, compatible par ailleurs avec une analyse « morphologique » à la Propp, que la réflexion saussurienne préfigure.

En ce XXI^e siècle commençant, où la linguistique interprétative a probablement une place nouvelle à tenir, l'écho d'une aventure intellectuelle quasi centenaire dans laquelle ont coexisté, fût-ce de manière quelque peu décousue, le programme et les recherches d'une linguistique logico-grammaticale et ceux d'une linguistique rhétorico-herméneutique nous rappelle, peut-être, comme Schleiermacher le pensait déjà au début du XIX^e siècle, que l'analyse interprétative ne saurait se fonder sur d'autres substrats que ceux de la grammaire (ce

⁵³ Cf. D'Arco Silvio Avalle, « La sémiologie de la narrativité chez Saussure », in C. Bouazis (éd.), *Essai de la théorie du texte*, Paris, Gallilée, 1973 : 17-49.

⁵⁴ « Les enfants, écrit Bruner, parviennent précocement à maîtriser les formes narratives pour être acteurs au sein de la psychologie populaire propre à leur culture » (« Culture et développement humain : un nouveau regard » in : *Le développement de l'enfant. Savoir faire, savoir dire*, Paris, Presses universitaires de France, 1983 : 293-311) ; cf. aussi « 'Intersubjectivity' in the development of culture and in the structuring of language », in : S. Bouquet, F. Rastier, V. Rialle (éds.), *Sémiotique des cultures et sciences cognitives*, à paraître, 2000.

⁵⁵ En outre, le fait de pouvoir raconter son histoire est, selon Saks, le gage de la normalité psychologique.

terme pouvant être entendu aujourd'hui au sens élargi que la théorie saussurienne de la valeur lui confère) — autrement dit, sur la base de relations réglées avec les savoirs produits par le paradigme logico-grammatical, desquels répond assez bien de nos jours l'appellation, plus générale, de *sciences cognitives*.

BIBLIOGRAPHIE

- S. Bouquet, 1997, *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot.
- M. Broda, 1997, *L'amour du nom, essai sur le lyrisme et la lyrique amoureuse*, Paris, José Corti.
- J. Bruner, 1983, « Culture et développement humain : un nouveau regard » in : *Le développement de l'enfant. Savoir faire, savoir dire*, Paris, Presses universitaires de France pp. 293-313.
- J. Bruner, 2000, « 'Intersubjectivity' in the development of culture and in the structuring of language », in : S. Bouquet, F. Rastier, V. Rialle (éds.), *Sémiotique des cultures et sciences cognitives*, à paraître.
- F. Rastier, 1995, « Pour une sémantique des textes », in Mahmoudian, M. (éd.), *Fondements de la recherche linguistique. Perspectives épistémologiques, Cahiers de l'ILSL*, n° 6, Université de Lausanne, pp. 9-33.
- F. Rastier, 1996, *Sémantique interprétative*, deuxième édition, Paris, Presses Universitaires de France.
- F. Rastier, 1996, « Représentation ou interprétation ? » in V. Rialle, et D. Fisette, (éds.), *Penser l'esprit*, Presses universitaires de Grenoble, pp. 239-259.
- F. Rastier, 1997, « Herméneutique matérielle et sémantique des textes » in : J.M. Salanskis, F. Rastier, R. Scheps (éds.), *Herméneutique : textes, sciences*, Paris, Presses universitaires de France, pp. 119-148.
- F. Rastier, 1998, « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », in : Bouquet, S. (éd.), *Diversité de la (des) science(s) du langage aujourd'hui*, *Langages* N° 129, pp. 97-111.

- F. de Saussure, 1995, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, [1916].
- F. de Saussure, 1989, *Cours de linguistique générale*, édition critique par R. Engler, tome 1, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, [1968].
- F. de Saussure, 1990, *Cours de linguistique générale*, édition critique par R. Engler, tome 2, Appendice, Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale, Otto Harrassowitz, Wiesbaden [1974].
- F. de Saussure 1985, [E. Komatsu (éd.)], *Tristan, Notes de Saussure, Off-printed from The Annual Collection of Essays and Studies*, Faculty of Letters, Gakushuin University, Vol. XXXII.
- F. de Saussure, 2000, *Ecrits de linguistique générale*, édités par S. Bouquet et R. Engler, Paris, Gallimard (Bibliothèque de philosophie) à paraître.
- Cahiers Ferdinand de Saussure*, N° 43, 1989 (1990) et N° 48, 1994 (1995)